

D 798 NICARAGUA: DURCISSEMENT DU CONFLIT ÉTAT-ÉGLISE

Le climat politique continue de s'alourdir au Nicaragua (cf. DIAL D 774). La tension régnant actuellement entre les Etats-Unis d'une part, Cuba et le Nicaragua d'autre part, a atteint un point culminant le 11 août dernier avec le vote par le Sénat nord-américain d'un texte sur la sécurité et le rôle des Etats-Unis dans la région des Caraïbes et de l'Amérique centrale. Dans ce texte il est, entre autres choses, question de l'aide militaire au Honduras pour l'extension de trois aéroports locaux, et de l'autorisation accordée au gouvernement nord-américain de s'opposer, "y compris par les armes", à l'influence de Cuba dans la région.

La situation aux frontières mobilise les forces vives du Nicaragua pour faire face aux incursions des anciens gardes somozistes opérant depuis le territoire hondurien (cf. DIAL D 761 et 772). En juillet dernier, des opérations de ce type ont été particulièrement meurtrières des deux côtés; elles se poursuivent actuellement. L'opinion nicaraguayenne a été particulièrement sensibilisée à un massacre d'une vingtaine de civils à San Francisco del Norte, vers la frontière hondurienne.

Les relations entre l'Etat et l'Eglise ne s'améliorent pas: le contentieux porte essentiellement sur la présence de prêtres au gouvernement et sur les critiques fondamentales faites au régime sandiniste principalement par la voix de Mgr Obando, archevêque de Managua (cf. DIAL D 720 et 780). Le conflit vient de rebondir récemment à l'occasion de la lettre envoyée le 29 juin 1982 par le pape aux évêques nicaraguayens. La lettre de Jean-Paul II est une sévère mise en garde contre "l'Eglise populaire". Curieusement, le contenu de cette lettre n'a été rendu public qu'à la mi-août. Le geste objectivement erroné de la censure gouvernementale, sous l'euphémisme de divulgation "non convenable", n'explique pas tout. Toujours est-il que la publication "obligatoire" de la lettre du pape, le 11 août, est suivie dès le lendemain d'un épisode rocambolesque. Le 12 août en effet, le Père Carballo, un des prêtres de confiance de Mgr Obando, est jeté nu dans une rue de Managua en plein midi par un "mari trompé" qui serait arrivé par surprise au moment d'ébats amoureux. Ce qui est devenu "l'affaire Carballo", de par les circonstances qui l'ont entourée et les répercussions qu'elle a eues, ressemble étrangement à une machination. Dans la forme, cette affaire a toutes les caractéristiques d'une campagne de dénigrement, même si le ministère de l'intérieur le dénie. Dans le cadre de cette affaire, des manifestants opposés en viennent aux mains dans un collège catholique de Masaya. Bilan des échauffourées: deux morts; ce qui motive l'expulsion du prêtre espagnol directeur du collège, le P. Morataya. Parallèlement, la fausse nouvelle de l'arrestation par le gouvernement nicaraguayen de Mgr Schlaefer, vicaire apostolique de Bluefields, a contribué à alourdir le climat.

Dans ce dossier: 1- lettre du pape aux évêques de Nicaragua; 2- communiqué du ministère de l'intérieur à propos de la censure de la publication de cette lettre; 3- la réponse au pape des communautés de base du Nicaragua.

Note DIAL

1- Lettre du pape aux évêques de Nicaragua (29 juin 1982)

(Intertitres de DIAL)

Frères dans l'épiscopat,

Même si, en obéissance à l'appel mystérieux qui l'a fait successeur de Pierre, le pape donne de bon gré ce qu'il a et va jusqu'à se donner lui-même pour le bien de tous (cf. 2 Cor. 12, 15), il n'oublie pas ses devoirs envers ceux qui, dans les Eglises particulières du monde entier, exercent leur ministère de pasteurs au milieu de nombreuses difficultés.

(L'unité du Collège épiscopal)

Le pape leur est uni par un lien spécial. Spécial de par ses racines évangéliques, puisque c'est à Pierre, à qui il a confié la première place parmi les Douze, que Jésus a voulu, à un moment solennel de sa vie, confier la mission de confirmer ses frères dans la foi et le service apostolique (cf. Lc 22, 32). Spécial aussi de par sa nature théologique: le Concile Vatican II, en approfondissement de l'antique doctrine de la collégialité épiscopale, a rappelé avec une grande richesse de concepts et d'expressions que le Collège épiscopal, "en tant qu'il est composé de plusieurs membres, reflète la variété et l'universalité du Peuple de Dieu; et en tant qu'il est rassemblé sous un seul chef, il signifie l'unité du troupeau du Christ" (Lumen Gentium, 22; cf. Christus Domini, 4).

En raison de ce lien, auquel son aspect dogmatique n'enlève rien de sa dimension profondément affective, et étant donné les circonstances particulières qui sont les vôtres dans l'exercice de votre ministère pastoral, vous savez que je vous suis très proche. Très proche en tant que "je ne cesse de rendre grâces à votre sujet et de faire mémoire de vous dans la prière" (Eph. 1,16). Très proche par la volonté que j'ai, et par l'intérêt que j'y porte, de me tenir informé en permanence sur vos activités pastorales. Très proche par le soutien spirituel accordé à votre travail, tout aussi empressé qu'exigeant et délicat, en faveur de la promotion humaine, personnelle et collective, de vos gens. Très proche enfin par la fraternelle sollicitude pour votre action de pasteurs et de maîtres dans les Eglises confiées à vos soins.

La fête des apôtres Pierre et Paul, célébrée précisément aujourd'hui et ravivant en nous le sens de la collégialité, me donne l'occasion de vous écrire avec "le vif désir de vous voir pour vous communiquer quelque don spirituel destiné à vous affermir" (Rom 1, 11).

Vous trouverez, je l'espère, dans les considérations ci-dessus l'expression première et fondamentale des encouragements que je tiens à vous faire parvenir. Un évêque n'est jamais seul car il est en communion vivante et dynamique avec le pape et avec ses frères les évêques du monde entier. Vous n'êtes pas seuls: vous êtes soutenus par la présence spirituelle du frère aîné que je suis pour vous, et vous êtes dans la communion affective et effective de milliers de frères.

(L'unité de la Conférence épiscopale nicaraguayenne)

Mais mon intention est de vous inviter à penser à une autre dimension, plus restreinte mais non moins importante, de la communion: la communion entre vous, membres de cette chère Conférence épiscopale nicaraguayenne.

Cette communion, née de la participation à la plénitude du sacerdoce de Jésus-Christ, n'est pas purement extérieure; elle n'est pas le fait de conventions ou de protocoles d'accord; elle est une communion sacramentelle et elle doit, comme telle, être mise en pratique. Il n'y a pas pour moi, je vous l'avoue, de plus grande joie que celle de savoir que prévaut parmi vous, au-delà de tout ce qui peut vous diviser, cette unité essentielle "in Christo et in Ecclesia". Une unité d'autant plus exigeante et nécessaire qu'elle engage, d'une part, la crédibilité de votre prédication ainsi que l'efficacité de votre apostolat et, d'autre part, la communion que vous avez à établir entre vos fidèles, eu égard aux difficultés que l'on connaît.

(L'unité des chrétiens de Nicaragua autour de leurs évêques)

Or l'unité des fidèles est, à nos yeux, le don sans doute le plus précieux - car fragile et menacé - de l'Eglise de Nicaragua qui est la vôtre et la nôtre.

Ce qu'a déclaré le Concile Vatican II sur l'Eglise universelle, comme signe et moyen de l'unité à construire dans le monde et dans l'humanité (cf. Lumen Gentium, 1), peut s'appliquer en toute proportion aux communautés ecclésiales des différents niveaux. Aussi l'Eglise de Nicaragua a-t-elle la grande responsabilité d'être sacrement, c'est-à-dire signe et moyen de l'unité dans le pays. Pour cela elle doit elle-même, comme communauté, faire preuve d'unité véritable et donner une image d'unité.

Sur ce point il faut rappeler que plus un milieu contient de germes de discorde et de désunion, de rupture et de séparation, plus l'Eglise doit respirer l'unité et la cohésion. Mais elle ne sera telle que si elle donne le témoignage de "cor unum et anima una" grâce aux principes surnaturels d'unité, lesquels sont suffisamment énergiques et déterminants pour vaincre les forces de division auxquelles elle est également sujette.

Etant donné que vous êtes par vocation divine signes d'unité, puissiez-vous parvenir à ce que les chrétiens de votre pays ne se divisent pas pour des raisons d'ordre idéologique, car ils se rassemblent en "un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père", ainsi qu'ils ont l'habitude de le chanter en s'inspirant des paroles de l'apôtre Paul! Puissiez-vous aussi parvenir à ce que vos chrétiens, unis dans la même foi et rejetant tout ce qui est contraire et néfaste à cette unité, se retrouvent autour de l'idéal évangélique de justice, de paix, de solidarité, de communion et de participation, sans qu'ils soient irrémédiablement séparés par des choix contingents issus de systèmes, courants, partis ou organisations.

De ce point de vue, votre responsabilité est grande car c'est autour de l'évêque que doit se tisser concrètement l'unité des fidèles. Vous connaissez la grande importance des lettres de St Ignace d'Antioche, soit en raison de l'autorité de celui qui les a écrites: un disciple de l'apôtre bien-aimé; soit de leur ancienneté, qui fait d'elles des témoins d'un moment crucial de l'histoire de l'Eglise; soit du fait de la richesse de leur contenu doctrinal. Dans ces lettres assurément destinées à répondre aux premières difficultés en ce domaine, Ignace démontre en termes extrêmement forts qu'il n'y a et ne peut y avoir de communion valable et durable en Eglise que dans l'union avec l'évêque des esprits et des coeurs, du respect et de l'obéissance, des sentiments et des comportements. L'image des cordes de la lyre est une image splendide et suggestive d'une réalité plus profonde: l'évêque est comme Jésus-Christ, rendu présent au sein de son Eglise tel un principe vivant et dynamique d'unité. Sans lui l'unité n'existe pas ou bien elle se trouve faussée, donc inconsistante et éphémère.

(Avertissement sur "l'Eglise populaire")

D'où le caractère absurde et dangereux d'imaginer qu'il puisse exister à côté de - pour ne pas dire contre - l'Eglise édiflée autour de l'évêque, une autre Eglise conçue comme "charismatique" et non institutionnelle, "nouvelle" et non traditionnelle, alternative et - comme il est maintenant préconisé - populaire.

Je n'ignore pas que la dénomination d'Eglise populaire, comme synonyme d'"Eglise qui naît du peuple", peut se voir attribuer une signification acceptable. On veut souligner par là que l'Eglise surgit quand une communauté de personnes - en particulier celles disposées à l'aventure chrétienne en raison de leur modestie, de leur humilité et de leur pauvreté - s'ouvre à la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ et commence à en vivre en communion de foi, d'amour, d'espérance, de prière, de célébration et de participation aux mystères chrétiens, spécialement l'Eucharistie.

Mais vous savez que le document final de la 3e Conférence épiscopale latino-américaine de Puebla a dit de l'expression "Eglise populaire" qu'elle n'était "pas très heureuse" (cf. n°263). L'assemblée est arrivée à cette conclusion après une étude soigneuse et mûre réflexion parmi les évêques de tout le continent, car elle était consciente que cette appellation recouvre généralement une autre vérité.

L'expression "Eglise populaire" dans son acception la plus commune, répérable dans les écrits d'un certain courant théologique, signifie une Eglise qui se résume à l'autonomie des soi-disant "bases", sans référence aucune aux pasteurs et maîtres légitimes; ou, du moins, superposant les "droits" de celles-là à l'autorité et aux charismes que la foi fait reconnaître à ceux-ci. Elle signifie - étant donné qu'on attribue facilement au mot "peuple" un contenu notoirement sociologique et politique - une Eglise incarnée dans les organisations populaires, marquée par des idéologies, mises au service de leurs revendications, de leurs programmes et de groupes considérés comme n'appartenant pas au "peuple". Il est facile de voir - et le document de Puebla l'indique explicitement - que le concept d'"Eglise populaire" échappe difficilement à l'infiltration de connotations idéologiques caractérisées, dans la ligne d'une certaine radicalisation politique, de la lutte des classes, de l'acceptation de la violence pour l'obtention de fins déterminées, etc.

Quand, dans mon discours d'ouverture de l'assemblée de Puebla, j'ai moi-même fait de sérieuses réserves sur l'expression "Eglise qui naît du peuple", j'avais en vue les dangers que je viens de rappeler. C'est pourquoi j'ai aujourd'hui le devoir de répéter, par votre voix, le même avertissement pastoral, affectueux et clair. C'est un appel adressé à vos fidèles par votre intermédiaire.

Une "Eglise populaire" opposée à l'Eglise présidée par les pasteurs légitimes est - du point de vue de l'enseignement du Seigneur et des apôtres dans le Nouveau Testament, ainsi que de l'enseignement antique et récent du magistère solennel de l'Eglise - une grave déviation de la volonté de Jésus-Christ et de son plan de salut. C'est de plus un principe de fracture et de rupture de cette unité qu'Il nous a laissée comme signe caractéristique de l'Eglise et dont Il a précisément confié le soin à ceux que "l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Eglise de Dieu" (He 20,20).

Je vous confie donc, frères aînés dans l'épiscopat, la charge et le soin de lancer à vos fidèles, avec patience et fermeté, cet appel d'importance fondamentale.

(Adresse aux membres de l'Eglise de Nicaragua)

Nous avons tous présents à l'esprit le dramatique constat de mon prédécesseur Paul VI, quand il écrivait dans sa mémorable exhortation apostolique *Evangelii Nuntiandi* que les dangers les plus insidieux et les assauts les plus mortels pour l'Eglise ne sont pas ceux qui viennent du dehors - ils ne peuvent que la conforter dans sa mission et dans sa tâche - mais ceux qui viennent du dedans.

Que tous les fils de l'Eglise s'efforcent, en cette heure historique pour le Nicaragua et pour l'Eglise de ce pays, de contribuer au maintien effectif de la communion autour de leurs pasteurs, en évitant toute tentative de fracture ou tout germe de division.

Que cet appel parvienne surtout à la conscience des prêtres, qu'ils soient originaires du pays, missionnaires consacrant leur vie depuis des années au ministère pastoral dans cette nation, ou volontaires désireux d'apporter une contribution à leurs frères nicaraguayens à une heure d'extrême importance. Qu'ils sachent que s'ils veulent vraiment servir le peuple comme prêtres, ce peuple assoiffé de Dieu et plein d'amour pour l'Eglise attend d'eux l'annonce de l'Evangile, la proclamation de la paternité de Dieu et la distribution des mystères sacramentels du salut. Ce n'est pas dans une tâche politique mais dans le ministère sacerdotal que le peuple veut les voir proches de lui.

Que cet appel parvienne à la conscience des religieux, originaires du pays ou venus de l'étranger. Les Nicaraguayens veulent les voir unis aux évêques dans une communion ecclésiale inébranlable, porteurs d'un message non point parallèle, et encore moins opposé, mais en harmonie et en cohérence avec celui des pasteurs légitimes.

Que cet appel parvienne à tous ceux qui, à un titre ou à un autre, sont sincèrement au service de la mission de l'Eglise, surtout s'ils ont un poste de responsabilité dans l'université, les centres d'étude et de recherche, les moyens de communication, etc. Qu'ils mettent leur disponibilité à servir en conformité avec la disposition tout aussi généreuse et décidée de leurs évêques et de la très grande majorité du peuple qui, comme ceux-ci, veut le bien du pays, sur la base des orientations de l'Eglise.

(Mission de l'Eglise au Nicaragua)

Je vous exhorte enfin, chers frères, à poursuivre votre labeur inlassable au milieu de lourdes difficultés, afin de garantir la présence active de l'Eglise dans le moment historique que vit le pays.

Sous votre direction de pasteurs attentifs, puissent les fidèles catholiques de Nicaragua donner constamment un témoignage clair et convaincant d'amour et de service du pays, ni moindre ni moins efficace que celui des autres. Un témoignage de clairvoyance face aux événements et aux situations. De disponibilité totale dans le service de la cause authentique du peuple. De courage, en chacune des situations, dans la proposition de la pensée et des orientations - ce que j'ai très souvent appelé "le chemin" - de l'Eglise, surtout quand cette pensée et ces orientations ne sont pas en concordance avec les autres chemins proposés.

Je désire que vous fassiez, j'espère que vous ferez et je vous demande de faire tout votre possible pour que, chez vous-mêmes et chez vos gens, la fidélité au Christ et à l'Eglise ne soit pas une occasion de minimiser la loyauté envers la patrie terrestre, mais qu'au contraire elle la confirme

et l'enrichisse. A cette occasion c'est avec joie que je vous donne fraternellement, en gage d'abondantes grâces divines pour vos personnes et votre ministère, ma cordiale bénédiction apostolique que j'élargis à tous vos fidèles.

Vatican, le 29 juin 1982

Jean-Paul II

2- Communiqué du ministère de l'intérieur (10 août 1982)

RÉSOLUTION

La Direction des moyens de communication du Ministère de l'intérieur:

1) en raison de la manipulation autour de la lettre de Sa Sainteté Jean-Paul II adressée à l'épiscopat nicaraguayen, manipulation qu'ont essayé de faire certains secteurs sociaux aux intentions parfaitement connues, au moment où notre peuple affronte une série d'agressions encouragées par l'impérialisme et qui se traduisent en faits douloureux, comme les massacres perpétrés à l'encontre de nos frères de San Francisco del Norte et de Zelaya Norte, ainsi que les nombreuses et sanglantes incursions armées dans notre territoire;

2) en raison du fait que, indépendamment de l'intention de la lettre en question, on voulait en faire usage comme moyen contre-révolutionnaire et que, donc, la Direction des moyens de communication avait choisi de considérer sa publication comme non convenable, car cela aurait ouvert une polémique susceptible de provoquer la désunion de la famille nicaraguayenne à l'heure où augmentait l'hostilité contre-révolutionnaire;

3) que, malgré cet effort, la manipulation en question a eu lieu par le biais d'une diffusion altérée de cette lettre sur les plans national et international, donnant ainsi lieu à des réactions telles que la juste préoccupation de Sa Sainteté se trouve dévalorisée du fait qu'elle ne s'étend pas au massacre de San Francisco del Norte, massacre perpétré "au nom de Dieu et de l'anti-communisme", ce qui blesse la sensibilité chrétienne des Nicaraguayens,

DECIDE

d'ordonner la publication intégrale de ladite lettre dans tous les journaux, pour une seule fois, afin de rendre effectifs le droit à l'information et la liberté religieuse garantie par la Révolution populaire sandiniste.

Fait en la ville de Managua, le dixième jour du mois d'août de mille neuf cent quatre-vingt deux.

Nelba Cecilia Blandon
Directrice des moyens de communication

3- Réponse au pape de catholiques nicaraguayens (15 août 1982)

Managua, le 15 août 1982
en la fête de l'Assomption

Saint-Père,

Nous sommes de nombreux catholiques de Nicaragua à avoir eu l'opportunité de lire votre lettre du 29 juin et nous nous appliquons à réfléchir sur tout ce que vous y dites à nos évêques et, à travers eux, à nous tous.

Du Nicaragua où nous sommes nés, où nous travaillons, où nous vivons, nous tenons à vous remercier de votre lettre et à vous exprimer notre affection.

Comme chrétiens, dans nos communautés, nous apprenons aussi à discerner les "signes du ciel", comme dit Jésus dans son évangile; les "signes des temps" dont nous a parlé le pape Jean. Nous avons vu dans votre lettre l'un de ces signes et nous y voyons davantage encore: un appel de Dieu à l'unité de l'Eglise d'ici pour que, unis, nous puissions - comme vous nous le dites - mieux servir notre peuple.

Nous voulons travailler à cette unité et, en dépit de nos nombreuses failles et limitations, nous faisons des efforts pour ne pas nous disperser en cette heure si importante pour le Nicaragua. La situation dans laquelle nous sommes est très difficile, Saint-Père! S'il n'y avait que la désunion de l'Eglise... Mais il y a tant de choses, et toutes en même temps!

Nous sommes un peuple dont la majorité est pauvre. Nous avons faim de Dieu et nous avons aussi faim de pain - ou de galette de maïs, qui est ce que nous mangeons ici. Notre gouvernement fait de grands efforts pour que notre économie se développe, pour que tous bénéficient d'une certaine amélioration de leur existence, au plan de la santé, de l'éducation, de l'organisation... Nous travaillons dur pour sortir entre nous tous de cette pauvreté à laquelle nous a soumis la dictature de Somoza. Mais le chemin pour atteindre ce but est long; il est difficile; il est "étroit", comme dirait Jésus. Il y a encore tellement à faire!... Nous y travaillons tous les jours et, pour reconstruire la patrie détruite, tous les bras ne sont pas de trop. En cela aussi nous avons besoin d'unité. Et elle n'existe pas. Vous savez bien que, pour ceux qui ont davantage, pour ceux qui ont toujours eu, il leur en coûte de partager ce qu'ils possèdent avec les autres et d'être généreux. Vous savez bien que l'économie des petits pays comme le nôtre se trouve encore trop dans les mains des pays puissants. Pour notre cas, des Etats-Unis. Le gouvernement de ce pays crée, sous de nombreuses formes, des difficultés à notre croissance économique. Il ne voit que ses intérêts et se moque des intérêts de nos peuples.

C'est un problème. Mais depuis quelques mois, ce qui nous fait le plus souffrir ce sont les agressions armées dont nous sommes la cible, les menaces par lesquelles on cherche quotidiennement à nous terroriser pour nous faire revenir à la situation passée. Nous croyons, Saint-Père, que vous qui êtes tellement intéressé à la paix et qui implorez tellement dans vos discours la paix pour le monde, vous devez être bien soucieux de ce qui se passe ici, en Amérique centrale.

Dans les airs viennent des avions pour espionner notre territoire, pour faire des provocations en violant notre souveraineté. Par mer on nous surveille et on nous attaque aussi. Et surtout, à la frontière avec le pays voisin du Honduras, on nous harcèle en permanence. L'armée nord-américaine entraîne l'armée hondurienne et la dote d'armes terribles. Ils veulent faire se battre deux pays frères pour en tirer profit. Ils veulent la guerre; ils veulent en finir avec notre projet révolutionnaire. Ils le disent sans vergogne. Ils donnent des armes et encore des armes aux armées des pays voisins (El Salvador, Honduras et Guatemala); ce sont des armées qui ne respectent pas la vie et cela tout le monde le sait. Mais quand, dans notre pays, nous cherchons des armes pour nous défendre, ils nous accusent d'être des provocateurs et ils disent que nous sommes un danger pour la paix. Nous retrouvons dans ces paroles des gouvernants des Etats-Unis toute l'hypocrisie que Jésus a condamnée chez les autorités de son temps.

Notre patrie, qui commence seulement à se relever d'un retard séculaire, qui commence peu à peu à marcher vers sa libération culturelle, économique et politique, nous ne pouvons la reconstruire en paix. Ils ne veulent pas que nous soyons libres. Mais nous sommes décidés à l'être.

Vous qui avez un si grand amour pour la Pologne, votre patrie, vous saurez nous comprendre. Vous-même, plus que quiconque, vous imaginerez ce que nous ressentons quand, chaque jour, nous nous réveillons avec une nouvelle accusation fautive contre notre gouvernement, avec une nouvelle menace, avec de nouveaux morts à la frontière.

Nombre de nos frères sont tombés pour nous défendre. Beaucoup sont morts au combat en luttant contre les gardes qui nous envahissent par la frontière nord. D'autres ont été capturés, torturés. A certains on a coupé les mains, il y a peu, dans un village qui s'appelle San Francisco del Norte. D'autres, sur la Côte atlantique, ont été torturés voici quelques mois; leurs tortionnaires ont déclaré qu'ils leur faisait cela au nom de Dieu. Ils vont jusque là!... Nous savons que ces frères qui ont donné leur vie pour nous sont vivants. Nous croyons aussi qu'en eux, comme en Jésus mort et ressuscité, Dieu notre père se révèle comme le Dieu de la vie. Mais nous ne voulons pas que meurent encore d'autres frères. Nous ne voulons pas nous voir obligés de dépenser autant d'argent et d'utiliser tant de gens pour nous défendre contre ces incursions et contre celles à venir, comme nous le craignons. Mais que faire si on ne nous laisse pas vivre en paix? Vous qui êtes né dans un pays si souvent envahi, vous pouvez nous comprendre.

Une autre question qui nous préoccupe beaucoup c'est la situation de nos frères dans d'autres pays d'Amérique centrale. Comme ici, au Nicaragua, la conquête de notre liberté nous a coûté beaucoup de sang, nous comprenons bien la souffrance de nos frères salvadoriens et de nos frères guatémaltèques. Nous vivons à l'unisson de ce qui se passe chez eux; nous voulons du bien à ces peuples, à ces Eglises. Nous savons que, lorsqu'un membre souffre, c'est tout le corps qui souffre avec lui. Nous ne faisons pas que le savoir: nous sommes émus par tant de douleurs, par une lutte si héroïque et si longue. Si vous saviez comme nous avons pleuré ici Mgr Romero, comme ce bon pasteur est présent dans nos communautés, et avec quel soin attentif nous lisons ses homélie! Sa vie et son martyre ont été un grand exemple pour tous les Centro-américains. Nous souffrons des souffrances d'El Salvador et du Guatemala. Nous lisons ces jours-ci dans le journal le témoignage d'un Indien guatémaltèque du village de Santa Teresa de Huehuetenango. Nous nous sommes souvenus de vous, Saint-Père, car il porte le même nom que vous. Il s'appelle Juan-Pablo. Ce Juan-Pablo est sorti vivant d'un massacre perpétré dans son village par l'armée. Et il a raconté comment les gardes nationaux sont arrivés, ont réuni tous les gens et leur ont demandé s'ils étaient chrétiens. Quand ils ont répondu oui, les soldats ont emmené les hommes dans l'école et ils les ont fusillés là. Les pauvres femmes et les enfants, dans une église. Là, ils les ont violées puis toutes tuées à la machette, ainsi que les bambins. Ils ont tiré sur Juan-Pablo et l'ont cru mort; mais il a pu s'échapper et tout raconter.

Saint-Père, ce n'est pas là un triste fait isolé. C'est tous les jours que de telles choses se passent au Guatemala. Les paysans enterrent la Bible car si les soldats la trouvent chez eux, ils les tuent. Ils doivent se réunir comme le faisaient les premiers chrétiens, c'est-à-dire en cachette, comme en catacombes, pour pouvoir prier. Vous savez, bien sûr, combien de prêtres, combien de catéchistes, combien de délégués de la Parole du Guatemala et d'El Salvador ont été assassinés ces années-ci. Leur sang est semence de chrétiens et cela nous console. Mais ce sang injustement versé crie

vers le ciel comme le sang d'Abel. Nous-mêmes, au Nicaragua où tant de sang a aussi été versé, nous travaillons pour mener à bien notre révolution car nous savons que, ce faisant, nous oeuvrons pour que de telles choses ne se reproduisent plus jamais, ni dans notre pays ni en Amérique centrale. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est que toutes ces morts sont provoquées et tous ces abus commis pour, disent-ils, la défense de la civilisation chrétienne. Nous savons clairement qui sont les coupables et qui sont ceux qui pèchent contre le deuxième commandement en invoquant en vain le nom de Dieu et du Christ. Le principal responsable de tout cela, Saint-Père, c'est le gouvernement des Etats-Unis. Ils ne défendent aucune espèce de civilisation chrétienne; ils défendent leurs intérêts économiques. Entre Dieu et l'argent, ils ont toujours choisi l'argent. Ils ne défendent pas d'autre liberté que celle de conserver leur pouvoir. Nous aimerions que vous écriviez à ces gouvernants: ils sont le plus grand danger pour l'unité et pour la vie de nos peuples.

Nous pourrions parler sans fin de toutes ces choses. Si nous les évoquons pour vous aujourd'hui c'est parce qu'il nous semble que la situation s'aggrave sérieusement et que votre lettre nous parvient précisément au milieu de ces difficultés.

Nous sommes pauvres, c'est vrai, et nous n'avons encore que peu de ressources économiques. Mais cela ne nous préoccupe guère. Parce que nous sommes pauvres, nous vivons dans l'espérance. Comme chrétiens, nous avons appris que Jésus a été pauvre, que ses préférés ont été les pauvres et que c'est à eux qu'il a confié son Evangile et fait l'annonce de la bonne nouvelle de la libération. Et cela nous ne l'avons pas appris de la tête ou des lèvres: nous le vivons jour après jour, nous en faisons l'expérience en allant de l'avant. Nous avons peu, mais nous avons Dieu pour part. Cela nous donne la force de partager le peu que nous avons et de lutter pour qu'un jour nous puissions tous vivre mieux. La foi en Dieu nous l'avons, et fermement. Ainsi que la foi en Jésus, son Fils, notre libérateur. Et cette foi fait notre union en Eglise.

En vérité, ce n'est pas nous qui nous appelons "Eglise populaire"; il nous suffit de l'Eglise, tout court. Ce sont certaines personnes qui nous donnent ce nom afin de pouvoir dire ensuite que nous ne sommes pas chrétiens. Mais nous ne nous sommes jamais appelés de la sorte. Quand, dans votre lettre, vous nous décrivez les communautés dans leur manière d'être, nous avons l'impression que vous parlez de celles qui existent ici. Cela ne veut pas dire que nous soyons satisfaits ni que tout ce que nous faisons soit parfait, sans faute. Non, bien sûr, car il s'en faut encore de beaucoup que nos communautés ecclésiales de base soient vraiment engagées, entièrement tournées vers les autres, parfaitement unies. Nous savons qu'on ne se convertit pas au Seigneur d'un seul coup: c'est chaque jour que nous devons nous convertir. Comme nous ont dit nos évêques dans une lettre pastorale, "c'est en agissant comme chrétiens que nous deviendrons chrétiens".

Saint-Père, ici au Nicaragua, nous ne discutons pas les dogmes concernant notre foi. Les discussions, quand elles éclatent, sont l'expression des différences de critères politiques. Nous pensons que, dans la situation qui est la nôtre, il faudrait être des anges pour n'avoir pas de problèmes. Nous savons que l'Eglise, dans tous les temps et dans tous les pays, a toujours été le lieu de tensions de cet ordre. Vous nous appelez à l'unité: nous faisons nôtre votre appel. C'est en tournant nos regards vers Jésus, en écoutant sa Parole et en suivant sa voie que, nous le savons, nous parviendrons à découvrir tous, avec nos évêques, que Dieu nous veut unis dans le travail pour le

bien des plus pauvres. Vous avez souvent redit que l'Eglise est l'Eglise des pauvres, car ils sont les préférés de Dieu. Nous allons nous unir dans l'engagement pour les pauvres, pour la justice et pour la paix. Nous vous le promettons.

Pour ne parler que de problèmes et de choses difficiles, nous tenons à vous dire aussi qu'au moment où nous écrivons cette lettre, nous sommes en train de célébrer dans tout le pays la fête de nos saints: Saint Dominique, Sainte Anne, Saint Jérôme...; ainsi que la fête de la Vierge Marie, notre Mère, que vous chérissez tant. Nous sommes un peuple pauvre et joyeux. Pour nous, les fêtes sont très importantes; elles servent de trait d'union entre nous. Nous tirons des célébrations de notre foi et des fêtes populaires la force nécessaire pour aller de l'avant. Nous sommes sûrs que cela vous fera plaisir de le savoir.

Nous ne voulons pas vous quitter sans vous transmettre une idée. Dans certaines communautés nous avons pensé que ce serait extraordinaire si, en 1984 par exemple, à l'occasion du cinquième anniversaire de notre Révolution, l'Eglise de Nicaragua se réunissait en synode, comme cela s'est produit dans des Eglises d'autres pays. Un synode où nous nous retrouverions tous, où nous partagerions les expériences de ces années difficiles et où nous organiserions mieux notre travail. Tous, ceux de la capitale et ceux des départements, ceux de la ville et ceux de la campagne, ceux de la Côte atlantique et ceux du Pacifique, avec nos pasteurs en tête, tous nous serions là. Chacun avec sa part de problèmes et d'espoirs après ces cinq années où nous avons semé et allons semer dans les larmes pour récolter dans la joie. Nous pensons qu'une telle rencontre servirait à l'unité de l'Eglise et que sa préparation pourrait nous aider à la faire si nous y participons tous.

Il faut nous quitter. Excusez-nous, Saint-Père, si nous avons omis quelque chose d'important. Nous vous remercions encore de votre lettre; elle nous a donné l'occasion de vous répondre. Comme membres de l'Eglise qui est au Nicaragua libre, nous vous saluons dans la foi qui nous unit et dans l'espérance que ni les armées d'envahisseurs, ni le blocus économique, ni les menaces des puissants, ni nos propres faiblesses, ni la mort ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

En Lui, vos frères vous demandent votre bénédiction.

Des catholiques de Nicaragua

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 240 F - Etranger 285 F - Avion 350 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441